

L'immigration des familles dans les Laurentides

Pierrette Langlois-Thibault

Volume 14, numéro 3, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langlois-Thibault, P. (2009). L'immigration des familles dans les Laurentides. *Histoire Québec*, 14(3), 29–33.

L'immigration des familles dans les Laurentides

par Pierrette Langlois-Thibault,
auteure et maître généalogiste agréée

Née à Montréal mais devenue résidente de Laval-des-Rapides dès sa tendre enfance, Pierrette Langlois-Thibault a obtenu un baccalauréat en Éducation de l'Université Concordia à Montréal en 1980. En 1992, elle prend sa retraite de l'enseignement et consacre tout son temps à la généalogie pour laquelle elle a développé une passion depuis quelques années. Elle devient officiellement maître généalogiste agréée au printemps 2005. En 2004, elle a publié le Dictionnaire généalogique des Thibault d'Amérique en quatre tomes, plus de 2000 pages. Une seconde édition a suivi en 2006. Membre du comité fondateur de L'Association des Thibault d'Amérique en 1989, elle y œuvre depuis en tant qu'archiviste généalogiste. En 2000, elle lance le site internet de cette association et en est le webmestre depuis. Au cours des années, elle a prononcé quelques causeries lors de réunions générales annuelles de l'Association des Lambert d'Amérique inc. et de l'Association des Thibault d'Amérique, ainsi qu'à la Société de généalogie des Laurentides et au colloque de la Fédération québécoise des Sociétés de généalogie en 2007. Elle écrit aussi des textes pour les bulletins de l'association des Thibault et de la société de généalogie. Présentement, madame Langlois-Thibault est directrice de projet pour la publication d'un livre sur les Jérômiens à l'occasion du 175^e anniversaire de la ville de Saint-Jérôme. Ce livre sera publié en 2009.

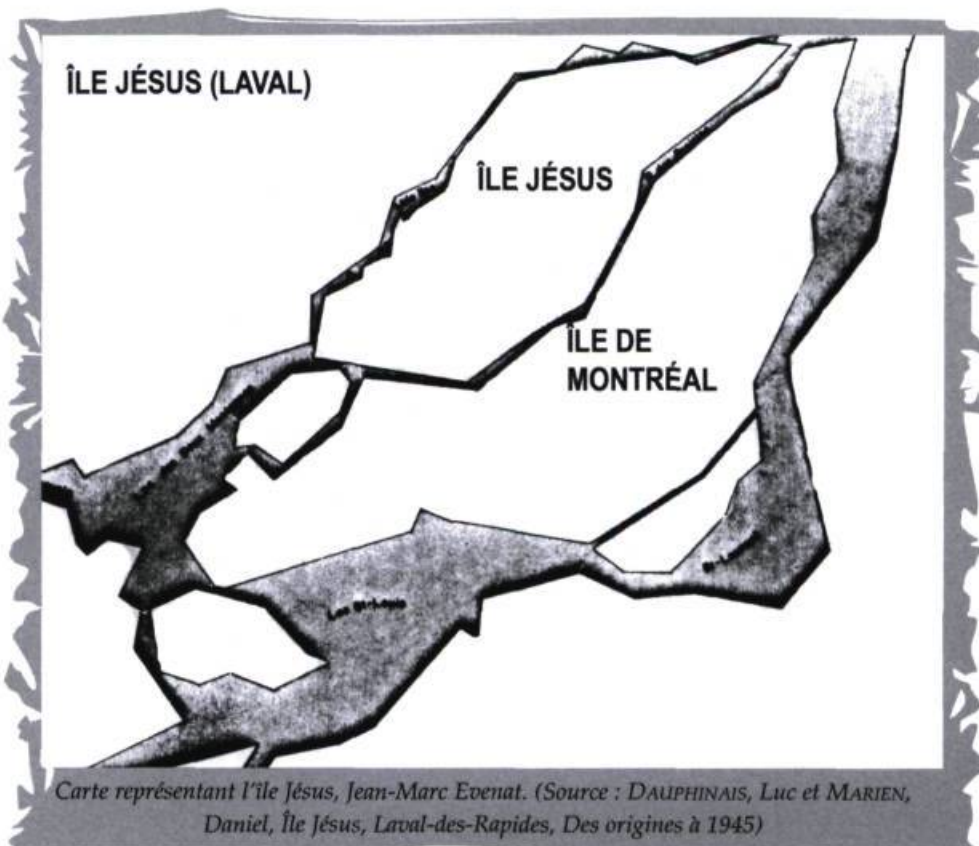
Le surpeuplement des paroisses, les mauvaises récoltes dues au manque de rotation des cultures, ce qui appauvrit le sol au point que les rendements deviennent médiocres, le départ des jeunes vers les villes où l'industrialisation se développe, l'absence de manufactures dans la région ainsi que les crises économiques qui reviennent périodiquement, voilà autant des principaux facteurs de la désertion des campagnes.

À ces raisons s'ajoute l'exode vers les États-Unis, commencé vers 1774, à l'époque de la guerre de l'Indépendance américaine. Toutefois, le grand mouvement de migration se situe au milieu du XIX^e siècle et va en s'amplifiant constamment. L'attrait de la Nouvelle-Angleterre s'explique par la facilité à obtenir du travail dans les usines de textile et de la chaussure.

D'où viennent ces familles?

Les familles qui immigrent dans les Laurentides viennent d'un peu partout dans la province. Un grand nombre arrive de l'Île

Jésus, en particulier de Saint-François-de-Sales, Saint-Vincent-de-Paul et Sainte-Rose. Certaines reviennent des États-Unis car l'expatriation leur semble difficile à supporter et elles tiennent



Carte représentant l'île Jésus, Jean-Marc Evenat. (Source : DAUPHINAIS, Luc et MARIEN, Daniel, Île Jésus, Laval-des-Rapides, Des origines à 1945)



Maison de Guillaume Thibault, à Château-Richer. (Source : La Presse)

à revenir dans le pays qui les a vues naître. Surtout que la promotion faite dans les journaux stimule leur besoin de retrouver le genre de vie auquel elles étaient habituées avant leur départ, la majorité étant campagnarde plutôt que citadine.



Abbé Antoine François-Xavier Labelle, né le 24 novembre 1833 à Sainte-Rose, curé de Saint-Jérôme de 1858 à 1891. (Source : Collection Rosario Gauthier)

Quels sont leur destination et leur parcours?

La destination de chaque famille varie selon le moment de son départ. Au fur et à mesure que les missions s'ouvrent, que les villages se développent, le choix devient plus vaste. Les seigneuries voient leur territoire augmenté, comme c'est le cas pour celles des Deux-Montagnes, des Mille-Îles et de Terrebonne.

Les parcours sont nombreux puisque les pionniers partent d'endroits divers et se dirigent vers le nord de Montréal. Quelques exemples concrets répondront de façon assez précise à cette question, et même aux précédentes.

Commençons par l'histoire de Nicolas Thibault. Sixième enfant de l'ancêtre Guillaume Thibault et dernier fils à faire souche, il se marie trois fois. D'une union libre et de ses trois mariages naîtront 26 enfants.

Nicolas s'établit d'abord dans une maison voisine de celle de ses parents à Château-Richer, mais il déménagera à Charlesbourg avant la naissance des jumeaux, huitième et neuvième enfants du premier mariage. Tous les enfants du deuxième lit naissent à Charlesbourg, tout comme les cinq premiers du troisième mariage. Le grand départ de la région de Québec s'effectuera en 1720 car sa fille, Marie-Louise, née à Charlesbourg en janvier 1720 et décédée au même endroit en mai de la même année, est suivie par sa sœur Catherine qui naîtra à Saint-François-de-Sales de l'Île Jésus un an plus tard, en mars

1721. Cinq autres enfants viendront compléter cette famille.

Détail intéressant, les enfants du premier mariage iront s'établir à Saint-Ours, dans la vallée du Richelieu, tandis que les enfants des deux autres unions s'établiront dans l'Île Jésus et la région de Terrebonne. Cependant, quand viendra le temps de s'établir, leurs descendants respectifs, confrontés aux difficultés rencontrées par leurs aïeux, prendront des directions diverses. Ceux de la vallée du Richelieu se dirigeront vers l'Ontario et les États-Unis, tandis que ceux de l'Île Jésus partiront vers le nord, où se sont formés de nouveaux villages dont Sainte-Thérèse, Saint-Eustache, Saint-Benoît et Saint-Augustin-des-Deux-Montagnes.

Voici maintenant l'histoire de deux frères, Étienne et Pierre Thibault, arrière-petits-fils d'un deuxième ancêtre nommé Michel Thibault. Ils partent de Saint-Augustin-de-Desmaures, près de Québec, et vont s'établir à Saint-Vincent-de-Paul de Laval. Leurs descendants se disperseront dans la région au nord de l'Île Jésus, entre autre à Sainte-Thérèse, Saint-Benoît et Saint-Eustache. C'est à ce dernier endroit que naîtra la grand-mère du promoteur le plus connu des Laurentides, le curé Labelle. Elle se nomme Josephite Thibault et elle a épousé Paul Labelle le 14 octobre 1788, à Saint-Eustache.

Coïncidence, l'ancêtre Michel ayant vécu à Saint-Augustin-de-Desmaures, quelques-uns de ses descendants se retrouvent, un siècle plus tard, à Saint-Augustin-des-Deux-Montagnes.

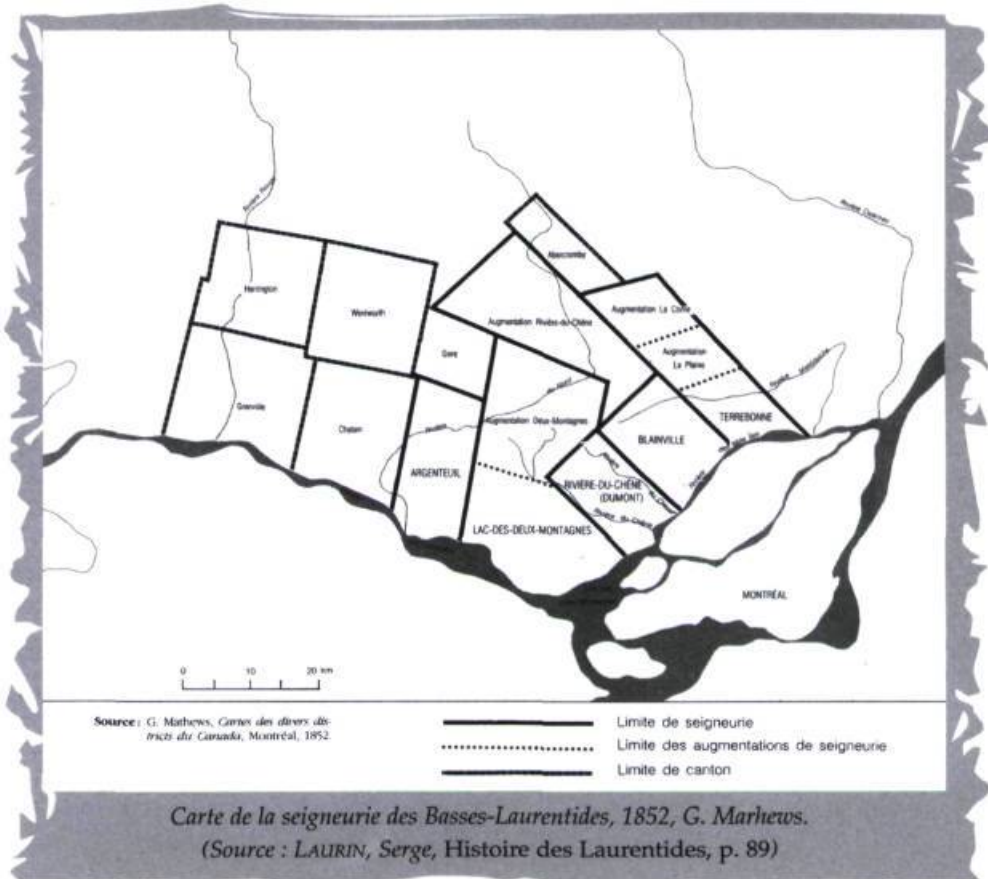
Comme dernier exemple, parlons de l'ancêtre Pierre Thibault dit Léveillé. Il se marie à Montréal et ses enfants sont baptisés à Montréal, Rivière-des-Prairies, Pointe-aux-Trembles, Oka et Saint-François-de-Sales de l'Île Jésus. Mais c'est au Sault-au-Récollet que Pierre décédera. Un arrière-petit-fils, Joseph, est le premier à se déplacer vers le nord en s'établissant à Sainte-Thérèse. Nombreux sont ses descendants qui s'établiront dans les Laurentides, surtout à Saint-Hippolyte, Sainte-Agathe, Saint-Donat et Sainte-Lucie.

Les mouvements de population continuent et bientôt, au nord de Montréal, on voit s'ouvrir d'autres villages : Sainte-Scholastique, Saint-Lin, Sainte-Anne-des-Plaines, Sainte-Sophie, Saint-Janvier, Saint-Jérôme et autres. On se rapproche constamment des Laurentides.

En somme, Laval sert en quelque sorte de plaque tournante vers le Nord. Les descendants des pionniers qui ont d'abord choisi l'Île Jésus se retrouvent en très grand nombre dans les Laurentides, sans oublier tous ceux qui ont transité par l'Île Jésus pour venir s'établir au nord de Montréal.

À quelle époque se déplacent ces familles?

Le mouvement d'immigration au nord de Montréal débute dès le milieu du XVIII^e siècle, alors que sont concédées des seigneuries, dont celles des Mille-Îles et Deux-Montagnes, entre autres. En 1752, le gouverneur Marquis



Carte de la seigneurie des Basses-Laurentides, 1852, G. Mathews.
(Source : LAURIN, Serge, Histoire des Laurentides, p. 89)

de la Jonquière et l'intendant François Bigot cèdent au seigneur Eustache Lambert-Dumont, troisième du nom dans cette famille, une partie de la Seigneurie des Mille-Îles. Considérant que la Seigneurie du Sieur Lambert-Dumont empiète sur leur territoire, les Messieurs de Saint-Sulpice n'apprécient pas la concession et une querelle s'en suit. L'intendant Bigot tranche en octroyant au sieur Lambert-Dumont une partie de la Seigneurie des Deux-Montagnes.

Le territoire des Mille-Îles se trouve ainsi agrandi de façon significative vers le nord. Cependant, les terres acquises ne seront divisées et exploitées qu'en 1845 et elles engloberont la presque totalité de Mirabel et de Saint-Jérôme. L'extension de la Sei-

gneurie des Mille-Îles vers le nord, en 1750, favorisera donc le futur Saint-Jérôme car son territoire fera partie intégrante de l'agrandissement lorsque le village sera fondé.

Les premiers colons de Saint-Jérôme sont de Sainte-Anne-des-Plaines et de Saint-Eustache, deux paroisses devenues surpeuplées. Quelques-uns se construisent une cabane sur les bords de la rivière du Nord et commencent à défricher et à semer. Étant fort éloignés de leur église, ils construisent une petite chapelle au bord de cette même rivière en 1818 et le curé de Sainte-Anne viendra y célébrer la messe de temps à autre. Mais ce territoire fait encore partie de Sainte-Anne-des-Plaines.



Première église de Saint-Jérôme érigée en 1834. La chapelle érigée par les pionniers était située plus au sud, au bord de la Rivière du Nord, sur le territoire devenu Saint-Antoine par la suite. Il y a de très nombreuses années, cette chapelle a été détruite par un glissement de terrain. (Source : BOURBEAL, Jean-Pierre et Suzanne MARCOTTE, *Saint-Jérôme, un air fier et hardi*, Éditions Gid, 2007, Québec, p. 106)

Officiellement, la paroisse de Saint-Jérôme est fondée en 1834, mais elle progresse plutôt lentement. Une première église est construite en 1837, dans le parc situé en face de la cathédrale actuelle; le premier curé, l'abbé Étienne Blyth, ancien curé de Sainte-Anne-des-Plaines, est d'origine irlandaise. Au premier recensement de 1856, Saint-Jérôme compte moins de 700 âmes.

En 1845, l'abbé Georges Amable Thibault est le troisième curé à prendre charge de la paroisse et devient aussi, dès 1846, le desservant de la Mission Sainte-Adèle. Très dévoué, il intervient fréquemment auprès de Monseigneur Bourget, évêque de

Montréal, dans le but d'améliorer le sort de ses ouailles, et il organise une levée de fonds pour la construction d'une chapelle à la mission.

Et c'est en 1868 qu'un personnage imposant est nommé curé de Saint-Jérôme, le très connu Antoine Labelle. Ce prêtre possède de grandes qualités de gestionnaire puisqu'il est à la fois commissaire industriel, assistant du maire et il va jusqu'à s'improviser promoteur. Il amène une quinzaine de petites industries à Saint-Jérôme et parcourt sans se lasser les immenses territoires du Nord, bien au-delà de Sainte-Agathe. Il répète à maintes reprises : « Abattez les

arbres! Faites reculer les forêts! » Mais, hélas, il surévalue les terres qui sont, en fait, peu productives. [Un siècle plus tard, Frédéric Bach, cinéaste d'animation bien connu, affirmera avec justesse exactement le contraire. Son film *L'Homme qui plantait des arbres* prouvera, qu'à longue échéance, la coupe excessive d'arbres devient un fléau pour l'environnement.]

Il est bon de signaler que le territoire de Saint-Jérôme était immense à cette époque. En 1852, le journaliste Arthur Buies écrit : « ... à 5 ou 6 milles de l'église de Saint-Jérôme commence la forêt, une forêt épaisse, infinie, regardée comme inaccessible ». Ce territoire touche à la limite de l'agrandissement de la Seigneurie des Mille-Îles vers le nord et englobe ce qui deviendra les villages de Saint-Sauveur, Sainte-Adèle, Val-Morin, Val-David, et autres.

Où s'établissent les familles et pourquoi avoir choisi les Laurentides?

Pourquoi les Laurentides? Parce que l'être humain est optimiste de nature, rempli d'espoir et de rêves. Dans sa quête pour améliorer son sort, il a tendance à croire en ce qu'on lui propose. Une fois sur place, il essaie d'en tirer le meilleur profit possible, même si les difficultés sont énormes. Dans la majorité des cas, ce seront les petits-enfants qui pourront jouir des résultats obtenus par les efforts, la fatigue, et les misères de leurs ancêtres.

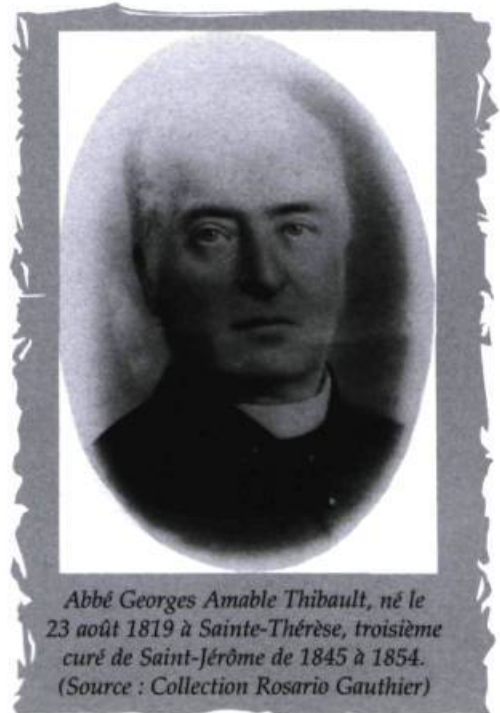
Commençons par expliquer ce que sont les Laurentides. En 1845, l'historien québécois François-Xavier Garneau suggère le nom de Laurentides pour désigner le paysage accidenté s'étendant au nord de la plaine de Montréal. Géologiquement, cette région est située dans ce qu'on appelle le « Bouclier canadien ». En d'autres mots, on peut dire que tout repose sur le roc. Dans la classification des sols, environ 80 % du territoire est dans le groupe podzol. Ce type de sol a la propriété de drainer assez rapidement; il est acide et impropre à la culture. Les périodes de glaciation à travers les siècles ont laissé un profil de montagnes arrondies et de vallées peu profondes, le tout parsemé de lacs, reliés les uns aux autres par de multiples cours d'eau. En somme, peu d'espace pour les grandes cultures mais plutôt de petites terres rocailleuses, pauvres et acides, qui suffisent à peine à nourrir les premiers habitants.

À l'époque, les Canadiens sont fascinés par les bons salaires payés dans les usines, qui leur donnent une rémunération immédiate pour leurs efforts. Les nôtres se sont insérés dans le courant de l'histoire : industria-

lisation massive, revenu assuré et la perspective de mettre fin à l'angoisse qui tenaillait tant, un grand nombre d'entre eux.

Pour sa part, le curé Antoine Labelle préconise le retour à la terre, contrairement au mouvement de cette époque qui y est diamétralement opposé. Sa perception du problème semble avoir traumatisé les cultivateurs qui se demandaient comment trouver du travail pour nourrir leur nombreuse famille. Cependant, persuadé que c'est le moyen de mettre fin à l'exode le curé se tourne vers la colonisation et les grandes terres désertes du Nord. Son enthousiasme est renforcé par l'idée véhiculée par l'élite, voulant que la colonisation puisse sauver la religion et la race.

Il multiplie donc les lettres au ministère de l'Agriculture et les voyages à Québec; il entreprend également l'exploration du territoire en s'y rendant lui-même avec ses assistants, dont Isidore Martin, Godfroy Laviolette, Amable Dufour et plusieurs autres. Il écrit des articles dans les journaux et participe à la rédaction d'une brochure intitulée « *Le Guide du colon* », publiée par le *Département des terres de la*



Abbé Georges Amable Thibault, né le 23 août 1819 à Sainte-Thérèse, troisième curé de Saint-Jérôme de 1845 à 1854.
(Source : Collection Rosario Gauthier)

couronne du Québec. Il se rend même deux fois en Europe pour faire de la promotion. C'est ainsi qu'entre autres, deux frères Thiébaud venus de Suisse se montrent réceptifs à son appel et viennent s'établir l'un à Saint-Hippolyte, l'autre à Sainte-Lucie.

Dans un article subséquent, vous en apprendrez davantage sur l'évolution des Laurentides, maintenant devenues une région hautement touristique.

Bibliographie

BOURBEAU, Jean-Pierre et Suzanne MARCOTTE, *Saint-Jérôme, un air fier et hardi*, Éditions Gid, 2007, Québec, p. 106.

DAUPHINAIS, Luc et Daniel MARIEN, *Île Jésus, Laval-des-Rapides, des origines à 1945*, carte de l'île Jésus, Travail réalisé durant l'été 1981, dans le cadre du programme fédéral d'emplois d'été pour les étudiants. Cartographie et graphisme réalisés par Jean-Marc Evenat.

GAUTHIER, Rosario, *Album de Rosario Gauthier*, photo Curé Labelle, s.l. s.d. 1990, p. 182.

GAUTHIER, Rosario, Collection. photo Abbé Georges Amable Thibault.

LAURIN, Serge, *Histoire des Laurentides*, Institut québécois de recherche sur la culture, Les seigneuries des Laurentides vers 1852, carte n° 4, 1989.

La Presse, dessin « Maison de l'ancêtre Guillaume Thibault à Château-Richer », Montréal, 1993.